



FEMA 2026 COLLECTION CHRISTOPHEL

Youssef Chahine, ici en 1996, faisait montre d'un cosmopolitisme qui n'avait rien d'une invite à la mondialisation.

Pour célébrer le centenaire de la naissance du cinéaste égyptien, le Festival de La Rochelle propose une rétrospective et une table ronde à laquelle participe MARIANNE KHOURY, sa nièce et productrice, qui entretient la mémoire de son œuvre. CHRISTOPHE KANTCHEFF

« L'UNITÉ DE LA FILMOGRAPHIE DE YOUSSEF CHAHINE, C'EST SA LIBERTÉ »

cinéma

Youssef Chahine avait pour habitude de se réveiller très tôt. Même avant l'aube. C'était le meilleur moment à ses yeux pour écrire. Parce que Le Caire endormi était calme. Mais il aimait aussi la capitale de jour, crépitante et populeuse, tout comme Alexandrie, à laquelle il était encore davantage attaché, y étant né le 25 janvier 1926. Des villes qui sont le cadre de plusieurs des 40 longs métrages qui constituent sa filmographie – sur soixante années d'activité, de 1948 à 2008, année de sa mort. Longtemps vu comme le porte-drapeau du cinéma arabe – une fonction qui n'avait aucun sens avec cet esprit si indépendant –, Chahine jouit aujourd'hui du statut de cinéaste universel – qu'on accorde plus volontiers aux Occidentaux. En outre, son centenaire est aussi bien célébré aux États-Unis, en Inde, en France ou au Japon, ce qui est un juste retour des choses pour un homme dont le cosmopolitisme était une des identités premières. Mais son cosmopolitisme n'avait rien d'une invite à la mondialisation, dont il dénonçait sans retenue les méfaits économiques, politiques et religieux, lui qui a eu maille à partir avec les islamistes dans son pays.

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE (FEMA) /
du 26 juin au 4 juillet / festival-larochelle.org

Parmi d'autres hommages ou rétrospectives (Jacques Tati, Cristian Mungiu, Diane Keaton...), la cinquante-quatrième édition du Festival international du film de La Rochelle (Fema) participe avec bonheur à cette commémoration – avec dix films au programme. Une rétrospective qui traverse toute la diversité de sa filmographie, marquée par l'amour du spectacle, le mélange des genres – la comédie musicale peut s'insinuer dans un film dont l'action se déroule au temps du choléra (*Le Sixième Jour*) –, une générosité envers les actrices et les acteurs, dont il a, pour certain-es, grandement contribué à faire des stars, comme Omar Sharif ou Faten Hamama.

Outre les films, une table ronde est également proposée avec des cinéastes, dont Yousry Nasrallah, le réalisateur de *La Porte du soleil*, qui fut l'assistant metteur en scène de Youssef Chahine, ainsi que Marianne Khoury, sa nièce, qui fut un temps sa productrice et qui, aujourd'hui, travaille à ce que son œuvre soit toujours plus et mieux connue. Nous avons pu converser avec elle au téléphone. Derrière sa voix retentissait la vive rumeur du Caire...

Dans quelles circonstances avez-vous commencé à travailler avec Youssef Chahine ?

J'ai fait des études d'économie et de sciences politiques. Parce que mon père, qui était producteur dans les années dorées du cinéma égyptien, c'est-à-dire les années 1950 et 1960, voulait que je fasse autre chose. Mais en 1982, Youssef Chahine a commencé à travailler sur *Adieu Bonaparte* – c'était sa première coproduction avec la France – et il a décidé que je serais productrice exécutive sur ce film. J'ai appris le métier à ses côtés. J'ai ainsi travaillé avec lui pendant dix ans. Quand j'ai eu mes enfants, j'ai fait une pause pendant deux ou trois ans, puis je suis revenue travailler à Misr International Films, sa maison de production, mais en ayant d'autres responsabilités.

Comment était-il dans le travail ?

Il savait extraire de vous ce que vous saviez faire mais dont vous ignoriez vous-même que vous le saviez. En outre, il était très exigeant dans le travail de production, dont il connaissait tous les aspects, de l'écriture à l'exploitation en passant par la réalisation de l'affiche ou la présence dans les festivals. Avec lui, vous traversiez toutes les étapes de la fabrication d'un film, mais il scindait nettement ses deux activités : une fois qu'il se lançait dans le tournage, il ne voulait plus entendre parler de production, pour rester immergé dans la mise en scène, le rapport avec les acteurs. Tout ce qu'il demandait alors au producteur, c'était la possibilité de voir dans son regard si la journée s'était bien passée, si on ne dépassait pas le plan de travail ou le budget.

Il passait beaucoup de temps à la préparation du film. Il faisait lui-même les repérages pour trouver les lieux du tournage, identifier la bonne heure en fonction de l'inclinaison du soleil. Il prenait beaucoup de photos puis il dessinait le mouvement des personnages. Son découpage était très précis, c'était sa bible. Il était aussi très fort pour reproduire des décors. Par exemple, pour *Le Destin* (1997), au lieu de tourner en Espagne et au Maroc, il a tout reconstruit au studio Galal, au Caire. Ce sont aujourd'hui des archives très nombreuses dont nous disposons et qui nourriront l'exposition que nous préparons.

L'exposition ?

Oui, pour la célébration du centenaire, une exposition se tiendra, ici, au Caire, dans le bâtiment du 35, rue Champollion où Chahine travaillait et où nous sommes encore. Et au cinéma Zawya, la seule salle de cinéma art et essai en Égypte, dont le nom est un jeu de mots (« *zawya* » signifie un angle cinématographique et un lieu de culte), une rétrospective aura lieu, accompagnée notamment par les films qui ont influencé Chahine.

Il a fait des films audacieux par rapport à la moralité de l'époque ou au contexte politique, mais toujours avec une grande intelligence.

Youssef Chahine a abordé tous les genres cinématographiques ; sa filmographie est très variée. Qu'est-ce qui fait à vos yeux son unité ?

Sur un plan à la fois esthétique et technique, je reconnais un plan de Chahine du premier coup d'œil. En raison de sa composition. Mais, surtout, l'unité de sa filmographie, c'est sa liberté et son authenticité. Même dans la période du début, dans un contexte où le cinéma égyptien était marqué par beaucoup de conventions, on sent sa patte. Par ailleurs, il a filmé avec beaucoup de liberté les actrices et les acteurs, leurs visages en particulier. Il a aussi été le premier à sortir des studios dès *Le Fils du Nil* (1951), son deuxième film.

Ce qui fait son unité n'est-ce pas aussi sa fidélité au petit peuple égyptien ?

Il était proche des gens, c'est pourquoi il savait les filmer, sans voyeurisme ni clichés. Il savait entrer dans leur monde. Il adorait aller au café, parler avec les gens. Il est toujours resté modeste, simple, abordable. Un jour, un tout jeune journaliste tombe sur lui devant l'immeuble rue Champollion et lui demande timidement s'il accepterait de lui donner un entretien. Chahine lui répond : « *OK, viens demain, à 9 heures.* » Mais le garçon n'est jamais venu car il a cru que c'était une blague !

Son onzième film, *Gare centrale* (1958), dans lequel Chahine interprète lui-même un pauvre hère, Kenaoui, qui commet un féminicide, fut à la fois un scandale et une révélation...

Oui, ce film est son premier cri. Il s'est fait de nombreux ennemis, y compris une partie de sa famille qui appartenait à la classe moyenne et qui était soucieuse de son image dans la société. Qu'il ait interprété – et de quelle manière ! – le rôle de Kenaoui était très choquant. Ce n'est que bien plus tard que *Gare centrale* a été classé parmi les cent meilleurs films du monde.

C'était la première fois qu'on tournait dans la gare centrale du Caire, alors qu'elle continuait évidemment à fonctionner, avec le va-et-vient du flot des voyageurs. Il a filmé en seulement quinze jours une œuvre qui, aujourd'hui, est une véritable leçon de cinéma.

***Alexandrie encore et toujours* (1989), qui concentre la comédie musicale, l'autobiographie, l'amour des comédiens, la politique (la grève, les intégristes), est l'un de vos films préférés. Pourquoi ?**

Il y a tout dans ce film. Je pense qu'il s'est beaucoup amusé à le faire, en racontant ce moment de la vie d'un cinéaste qui lui ressemble beaucoup – et que d'ailleurs il incarne. J'évoquais sa liberté tout à l'heure : *Alexandrie encore et toujours* est à mes yeux son film le plus libre ! Il y danse, rit, pleure... Il lie la petite à la grande histoire. ☺

☉ Il se trouve qu'au moment où il tournait, la profession du cinéma a tenu un grand meeting : il l'a filmé comme un documentaire et l'a intégré dans sa fiction. En ce qui concerne la comédie musicale, la musique était son langage cinématographique. Il s'y entendait beaucoup en matière de rythme. Y compris en ce qui concerne le rythme de la parole des comédiens. On lui reprochait parfois leur phrasé trop rapide. Mais cela correspondait à sa musicalité interne.

Ce qui frappe aussi dans son cinéma, c'est la manière dont il représente les femmes, leur espièglerie, leur fierté, leur indépendance...

Dans sa vie, Chahine a été entouré par des femmes de caractère : sa mère, sa sœur – c'est-à-dire ma propre mère – et sa femme, Colette. Il a été imprégné par elles. C'est pourquoi son cinéma reconnaît la force des femmes. Il a aussi mis en scène, dans *L'Aube d'un jour nouveau* (1964), une femme bourgeoise amoureuse d'un jeune homme pauvre de vingt ans son cadet. Dans *Le Sixième Jour* (1986), c'est un garçon de 26 ans qui tente de séduire le personnage interprété par Dalida, qui en a près de 50. Il a cassé les conventions.

Comment ses films étaient-ils reçus en Égypte ?

Le public égyptien a mis du temps à comprendre ses films. D'autant qu'on ne les voyait pas à la télévision, qui ne les achetait pas. Lui, en tant que personne, était très populaire. Il avait beaucoup de charme et de charisme. Il était davantage connu que ses films. Aujourd'hui, il nous faut « déconstruire » Chahine. Comprendre comment il a pu faire avec ce défaut de public ; comment il a pu se jouer de la censure ; comment il a pu manœuvrer avec les institutions politiques ou religieuses. Il a fait des films audacieux par rapport à la moralité de l'époque ou au contexte politique, mais toujours avec une grande intelligence. Et la plupart du temps, ça passait. (Seul *L'Émigré* a été censuré pendant quelques années par les islamistes, NDLR.)

Chahine a suivi ses études de cinéma aux États-Unis. Il aurait pu y tourner des films. Il aurait pu aussi en faire en France. Il est resté en Égypte. À quoi cela tenait-il ?

Il a toujours été très fier d'être alexandrin. C'est là qu'il a formé sa personnalité cosmopolite. Il aimait être en Égypte et travailler de là avec le monde entier, que ce soit avec les Français, les Russes, les Algériens... Sa mère était grecque, sa femme française. Il avait des origines libanaises, levantines. Dans ses scénarios, il utilisait trois langues : l'anglais pour la technique, l'arabe pour les dialogues et le français pour les sentiments. Il a compris qu'en étant en Égypte il était plus à l'aise que s'il avait travaillé pour les grands studios américains. Pour certains de ses films, il allait faire une partie du travail en France, mais il revenait tourner en Égypte. C'est très perceptible dans le documentaire qu'il a réalisé sur Le Caire, *Le Caire raconté par Youssef Chahine* (1991). On y comprend pourquoi et comment il aime l'Égypte. C'est toujours à travers les Égyptiens, à travers le peuple.

Parce qu'on vous sollicite dans des entretiens, des tables rondes, etc., vous parlez beaucoup de Youssef Chahine, c'est-à-dire d'un être qui était proche de vous, que vous aimiez, mais qui a disparu. Est-ce que cela peut aviver le chagrin de son absence ?

Au contraire, pour moi, Youssef n'est pas mort. Je travaille au 35, rue Champollion comme lui. En ce moment je vis beaucoup avec les archives. Il est toujours là. En outre, je vis dans le même immeuble que lui – il habitait au 13^e étage, et moi au 14^e. Tous ceux qui travaillent rue Champollion parlent de lui comme s'il était encore là. On l'appelle comme on le surnommait de son vivant : Ostaz Youssef, c'est-à-dire « professeur Youssef », ou bien Jo, comme il se faisait aussi appeler. Je ne ressens pas de chagrin parce qu'il est toujours avec moi. ●

Les joies DU COLLECTIF

MUSIQUE

WE DREAM / Lakecia Benjamin / Artwork Records /

En tournée en France du 8 au 15 octobre

La saxophoniste Lakecia Benjamin revient avec *We Dream*, un album maîtrisé et engagé.

« La quantité de haine qui déferle aux États-Unis peut nous faire perdre tout espoir, expliquait récemment la saxophoniste alto Lakecia Benjamin, mais c'est une chance que les artistes doivent saisir pour revenir au premier plan et rappeler que nous pouvons tous exister ensemble dans la paix. » Ode au collectif, *We Dream*, sixième album de la musicienne américaine, se présente comme un patchwork de styles alliant hard bop, soul et hip-hop. Le disque repose sur un ensemble de collaborations incluant une garde rapprochée – Jonathan Barber à la batterie, Miki Hayama au piano, Elias Bailey à la basse – et des invités prestigieux, de Sean Jones à Chris Potter.



Suite de onze morceaux, *We Dream* débute par « First Light », courte entrée en matière, où les mots de Lakecia Benjamin, une voix assurée, se posent sur une ligne de basse et sur la trompette de Terence Blanchard, appelant à une prise de pouvoir sur les aléas de l'existence. Le morceau enchaîne sur « Beyond the Dawn », un très bel hommage à l'héritage coltraniens de la musicienne, tout en piano percussif et complaints spirituelles.

Plus hybride, « My Only » fait la part belle à des improvisations de cuivre légères, alors que sur « Mi Gente » le trompettiste Chief Adjuah (Christian Scott) entre en scène pour une musique dominée par la batterie et les influences caribéennes. « Ascension » vient clore ce premier mouvement sur un texte à nouveau très personnel, où le sermon laisse place aux *spoken words* et aux désirs d'action.

S'attardant sur l'histoire du jazz moderne et de ses métamorphoses, la deuxième partie de l'album s'élançait avec « Dream Breaker ». On pense à Kenny Garrett ou à Branford Marsalis, autrefois compagnon de route du batteur Jeff "Tain" Watts ici invité, et on se replonge avec joie dans ces sonorités très *nineties*. Puis Lakecia Benjamin assume des incursions plus nettes dans d'autres musiques noires. « We Dream » et « Right Now » flirtent avec le hip-hop en conviant Tarriona "Tank" Ball et Bilal, et l'enchaînement « Flame Keeper » et « Hiromi Jam » propose une variation enthousiasmante autour du jeu funky de la claviériste Hiromi.

Comme une promesse mélodieuse, « New World » vient conclure le disque. Une fin un rien sirupeuse pour un album maîtrisé, joyeux et stimulant, à défaut d'être franchement novateur. ● PAULINE GUÉDI